
Brèves littéraires

Brèves

Lumière d'étoiles

Percy Savard

Volume 6, Number 2, Fall–Winter 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5158ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Savard, P. (1990). Lumière d'étoiles. *Brèves littéraires*, 6 (2), 9–12.

LUMIÈRE D'ÉTOILES

Percy Savard

Il est là, sur son coin de bonnes âmes qui passent. Il tend la main tendre et tremblante à des nez qui se pincent, qui n'osent qu'un regard furtif vers ses joues creuses. Ce n'est plus que parfois qu'il a une étincelle, une luminescence entre les cils. Je la vois lorsqu'il me regarde, lorsqu'il m'aime plus fort et qu'il tristesse avec moi, tout en regardant le ravitaillement circuler sous notre museau.

C'est une belle lurette mon copain, il a naufragé en douceur, une longue coulée sa vie, jusqu'au bout de l'âme, jusqu'à plus de force pour encore vouloir se prolonger au-delà de lui-même. Un jour il prit le quotidien par un bout de la laisse et depuis on se trimbale de coin en coin, sans trop avoir la notion des gens. On est plus qu'accroché l'un à l'autre, par le silence, par la force de la chose. C'est comme ça que c'est devenu. Un étirement quémendeur, un coup de coude qui se lève et voilà le câlin. Ça nous calme et ça fait du bien.

Je me la souviens bien notre débutance. Du temps qu'il portait le galurin fier et conquérant. Qu'il avait dans le regard la vision organisée et pointée jusqu'à sa stèle en lumachelle aux inscriptions appropriées.

Moi, poupard, dans mon liteau de carton pour jeune loup apprivoisé, bien gigoté, à glapir et à grigner après tout et chacun en espérant le retour d'un maître dans ses quartiers bien quadrillés. C'est la brusquerie qui l'a chaviré. Amour, amour, amour, bonheur qui virevolte, sa tendre moitié lui faisait comme son gant. Un jour au beau milieu d'un lendemain prometteur, en plein bonheur à foison, elle a pris la route d'escampette sans laisser voir venir, sans compte rendu, elle a laissé le bonheur du compte d'épargne.

Hou là là! Ça a fait un boum dans sa boule, et toutes ses voltiges avaient plein d'éclats boomerang qui étourdisaient. VRAAOOM! terrassé, ça lui a trop surchauffé le bocal, il n'était plus seul maître à bord. Il s'asticotait la tracasserie à grands coups de pourquoi. Pourquoi? Mon Dieu, nous étions si heureux.

Il n'a pas eu cette graine de moutarde qui monte, lorsque ça nous passe à ras le bol. Écroulé et résigné, il a chevauché sa douleur de bar en bar, guidé sans ardeur à travers ce monde chaotique ou même la couleur reste sombre au soleil comme à la lune.

Après une longueur de temps, vite fait son esprit a pris le beau fixe du calme plat. Tout en épousoufflant au loin les volantes bestioles de sa main en émouchoir, il me prit dans son enlasure. Quel beau matin qu'il respirait, sans martel en tête; moult malheurs il n'en voulait plus, ne voulait plus du désarroi de l'écho de sa belle. Il en était venu à regretter sa gourmandise des multitudes matérielles, dont il ne trouvait plus le sens. Il se butait à sa méprise, à son loupage. Alors il a tout remis dans son fablier. Il voulait se temporiser en adoptant le vent pour ne pas

s'affoler de sa raison, il voulait prolonger ses pincées de minutes et faire de belles boucles aux noeuds de la communication. Ne voulait plus qu'un train-train d'atterrissage et ne plus cavalier la carotte dans les enclos si restreints qui nous rend marcescibles à la vitesse de nos leurres.

C'est dans ce petit matin qu'il y a eu le début de notre unanimité, qu'on est parti à tire-pattes, moi en sifflant l'eau glauque, lui en tirant un peu le litron avec au coeur une soumission conquérante qui longe les boulevards sans perspective et les ruelles sans triomphe, sans rester nulle part, s'enfuir, sans lutte désespérée, comme depuis longtemps arrivé à une sagesse divine ou une douce folie qui régnerait dans un coeur thoracique d'une passion ordinaire, à la jouissance catiminique. C'est avec la tête un peu à la manivelle que nous avons marché avec calme à travers la cohue du monde qui donne à l'humeur une persistance farouche de sang-froid qui fait prendre l'air du temps, le hasard en bon voisinage.

C'est à l'extérieur d'un hangar désaffecté d'un vieux port qu'il s'est étalé de tout son long, les yeux ouverts et immobiles, avec le regard qui se fixe et se néantise, disparu dans les souvenirs.

Il a pris la dernière route d'une histoire sans histoire, celle d'un spectateur sur la scène. Malaisé de laisser triste mon hébétude.

Je me suis mis à faire de pauvres mouvements avec mon corps et ma tête tourbillonnants, qui allaient plus vite que le dégringolage que je sentais s'écrouler dans ce temps deviné avec peine. J'avais l'ouïe déchi-

rée jusqu'au coeur par son silence et ce n'est que lentement que ma conscience qui s'accrochait à un espoir se détourna lentement vers l'horizon et finit par s'accrocher les yeux aux lumières des étoiles.

Comment mettre des barbelés à nos alentours imaginaires : il ne faut pas faire cercle autour de son agonie qui résiste. Après les tourments brusques où on se retourne la terre de tous côtés, je suis resté à ses flancs avec un chagrin tristement beau comme si la douleur m'avait fabriqué une nouvelle poésie.